

Silvana de Mari

Le Dernier Orc

*Traduit de l'italien
par Jacques Barbéri*

Ouvrage traduit avec le concours
du Centre national du livre



Du même auteur chez Albin Michel Wiz :
Le Dernier Elfe

Titre original :

L'ULTIMO ORCO

(Première publication : Adriano Salani Editore, Milan, 2005)

© 2005 Adriano Salani Editore S.p.A.

Tous droits réservés, y compris droits de reproduction totale ou partielle,
sous toutes ses formes.

Pour la traduction française :

© Éditions Albin Michel, 2008

*À toutes nos mères,
imparfaites, colériques, insupportables,
magnifiques,
pour tout l'amour qu'elles nous ont donné,
et pour celui qu'elles ne nous ont pas donné,
lorsqu'elles étaient trop fatiguées et trop désespérées.*



LÉGENDE :

- I Varil
- II Daligar
- III Añil
- IV Guet de Haute Roche
- V Seannuruzzu
- VI Lafrisonaccia
- VII Montestrebio
- VIII Capula
- IX Endroit pour Elfes
- X Premier village d'Arstrid
- XI Village d'Er brow
- XII Nouveau village d'Arstrid

- a • La Tablée
- b • Île Plate
- c • Le Taureau
- d • La Vache
- e • La Chèvre
- f • Île Percée
- g • Haute Roche
- h • Pierresalée
- i • Pierrebois
- j • Pierroture
- k • Castagnara
- l • Haut Plateau des Marais
- m • Haut Plateau de Malevent
- n • Montagne Brisée
- o • Montagnes de la Vieille Lune
- p • Tour du Dragon
- q • Cascade
- r • Territoire Administratif de Varil
- s • Montagnes du Nord
- t • Montagnes Obscures
- u • Plaine de Bonevent
- v • Collines de la Nouvelle Lune

LIVRE PREMIER

L'OURS ET LE LOUP

« Eh, capitaine, dit Lisentrail, il n'y a que ceux qui ne font jamais rien à qui il n'arrive rien. Même Celui qui a fait l'Univers a dû perdre quelques doigts et quelques dents au passage. »

Le capitaine Rankstrail, dit l'Ours, essaya de se souvenir depuis quand il pourchassait l'Elfe Maudit à la tête des Mercenaires de Daligar.

Ou plutôt, il essaya de se souvenir quand il en avait entendu parler pour la première fois, car il y avait bien eu un moment dans sa vie où le nom du Maléfique lui était inconnu.

Il eut du mal à extirper ce souvenir de sa mémoire. C'était le jour où sa sœur Flamme était née. Il était dans l'Enceinte Externe de la ville de Varil. C'était un gamin et dame Guzzaria, après avoir raconté que les Elfes étaient responsables de tous les malheurs du monde, avait évoqué le nom du Maudit, l'ennemi des Hommes et exterminateur de leurs poules.

Il en avait entendu parler une deuxième fois le jour où il avait fabriqué sa fronde et commencé sa glorieuse carrière de braconnier. Il avait offert un peu de miel à l'un des nombreux va-nu-pieds qui vivaient à l'abri des bastions, un de ces mendiants qui affichait la démarche claudicante de celui qui a eu les pieds broyés par le bourreau. L'homme l'avait poursuivi pour le remercier, boitillant et essoufflé, et lui avait dit qu'il s'agissait du plus puissant des guerriers elfiques, celui qu'une vieille prophétie annonçait comme l'unique fondateur du passé et libérateur du futur.

Le capitaine Rankstrail, dit l'Ours, commandant de la cavalerie légère de Daligar, jura que, cette fois-ci, il capturerait

l'Elfe Maudit, il le capturerait et le livrerait à l'encore plus maudit Juge Administrateur. Il les laisserait alors tranquilles, ses hommes et lui, libres de rentrer chez eux pour tenir l'armée des Orcs à distance des fermes, des collines où les enfants gardaient les troupeaux et où les femmes allaient chercher l'eau aux fontaines, loin de leur peuple désespéré et de leur terre qui gémissait de douleur.

Ils débouchèrent alors des gorges du Dogon. Varil apparut, haute et splendide, lovée derrière ses murailles. Elle se reflétait dans l'eau des rizières coiffée d'une lune énorme.

L'Enceinte Externe était en flammes. La ville était assiégée par des centaines de bataillons d'Orcs. Ils ne tarderaient pas à apercevoir la cavalerie légère de Daligar qui galopait vers eux.

Le capitaine Rankstrail jugea qu'il valait mieux s'arrêter. Il était encore temps de sauver ses hommes. Les sentinelles des Orcs n'allaient pas tarder à les repérer et ils n'étaient qu'un peloton de cavaliers mal équipés face à une gigantesque armée.

Le capitaine Rankstrail pensa que s'il ne s'arrêtait pas, il allait entendre sonner leurs cors d'un instant à l'autre. Le piège que leur avait tendu l'Elfe allait fonctionner, il avait foncé tête baissée et ses hommes allaient mourir.

Mais s'arrêter serait terrible, car il voulait secourir sa ville en flammes ou mourir avec elle.

L'Elfe ne s'arrêta pas, ne ralentit pas : il dégaina son épée qui brilla tel un flambeau dans l'obscurité et continua de galoper, la cavalerie légère de Daligar dans son sillage, sous la lune qui se reflétait, énorme, dans les rizières, vers la ville en flammes, agonisante, et l'armée des Orcs qui avait décidé de la détruire.

Chapitre 1

Comme bon nombre de Mercenaires, le capitaine Rankstrail, dit l'Ours, commandant de la cavalerie légère de Daligar, était né aux Confins, à la limite entre les Terres Connues et les Terres Inconnues.

Il fut un temps où existaient des frontières et des hommes armés pour les garder et les protéger. Mais les Pluies Diluviennes qui avaient bouleversé le monde il y a quelques années les avaient englouties en emportant les guérites et les tours qui s'y dressaient à intervalles réguliers. Les fagots de brindilles et de paille, prêts à être allumés en cas d'invasion ennemie, s'étaient transformés en d'inutiles radeaux pourrissants ; il ne restait plus rien pour alerter le Monde des Hommes.

Les troupes s'étaient retirées, les forteresses s'étaient écroulées et avaient été envahies par les grenouilles, les choux avaient pourri dans la boue, le blé n'avait plus poussé.

La misère avait envahi le monde et avec elle, poussés par la faim et la négligence des Hommes, les Orcs étaient arrivés en masse, ne trouvant que des grenouilles sur leur passage.

Des familles entières avaient fui devant ces hordes féroces qui vivaient de destructions et de la joie qu'elles en éprouvaient. Et après avoir fui, elles avaient erré, repoussées par tous, avant de s'échouer, tels des naufragés sur une plage de pierre, dans l'Enceinte Externe de Varil.

Le capitaine Rankstrail ne pouvait se souvenir de sa première rencontre avec Varil : il n'avait que quelques jours lorsqu'il avait quitté les Confins des Terres Connues. Il vivait dans un monde miniature, où il y avait le goût du lait, l'odeur de sa mère, le sac dans lequel il était suspendu, fabriqué avec les lambeaux d'une vieille tunique, fermé par un long lacet de cuir tressé. Il se tenait parfois contre le dos de sa mère, mais le plus souvent celui de son père : il les différençait par le rythme du berce-ment, le timbre de la voix qui fredonnait des berceuses tout au long d'interminables journées de marche.

C'était une de ces nombreuses familles chassées par les Orcs, une de ces histoires récurrentes, de hurlements dans la nuit, de portes abattues à coups de hache, de poulets grillés dans des pou-llaillers en flammes sans aucun parfum de rôti ou de romarin.

Ils étaient arrivés tous trois à Varil par une lumineuse après-midi de printemps, juste avant que le soleil disparaisse derrière la colline d'amandiers en fleur, Varil qui dressait ses gigantesques murailles de marbre blanc. L'eau des rizières dédoublait la ville et le ciel, créant l'illusion d'un monde suspendu, baigné d'azur, que le soleil couchant transmutait en or.

En s'approchant des murs d'enceinte, Rankstrail ne devait pas les trouver plus intéressants que les poullaillers de son village natal : en tout cas, il ne manifesta aucun intérêt et continua de ronfler dans son sac. Il gardait cependant un souvenir précis de cette journée. Cette première vision, les murs de marbre blanc et les rizières, la stupéfaction devant un spectacle aussi mer-veilleux, la gratitude envers cette ville qui n'était pas la leur mais qui les accueillait gentiment, eux, les transfuges sans terre, était devenue l'histoire que son père lui racontait de sa douce voix pour l'endormir le soir.

Depuis qu'il était gamin, Rankstrail pensait que Varil était sa ville et sa terre, l'endroit pour lequel ce serait toujours un hon-neur de combattre. Si on lui demandait de mourir pour Varil, il n'hésiterait pas un seul instant.

Déjà enfant, il se demandait parfois ce qu'il y avait après la mort.

Les enfants avec qui il jouait aux cavaliers disaient que les Dieux offraient la béatitude aux héros morts pour leur terre. Le sens de ces mots était obscur et Rankstrail en déduisit qu'il devait probablement s'agir d'un quelconque traitement de faveur, où, pour une fois, les saucisses, les figues sèches, le fromage de chèvre frais et surtout le miel, douceur suprême, se multipliaient jusqu'à l'abondance.

Rankstrail avait découvert le miel juste avant la naissance de sa sœur Flamme. C'était une matinée ensoleillée et, comme d'habitude, il avait accompagné sa mère, qui était lavandière, pour porter un gros tas de linge propre à la maison du prince Erktor, élu souverain depuis peu. La maison du prince se dressait à l'intérieur de la Citadelle, le cœur profond de la ville qui, avec l'Enceinte Médiane et l'Enceinte Externe, en constituaient les trois anneaux.

La Citadelle était la partie la plus haute de la ville, le centre originel le plus ancien et le plus noble. On y trouvait les palais de l'aristocratie, décorés de colonnes somptueuses, entourés de jardins luxuriants. Les fontaines jaillissaient entre les citronniers et les orangers sauvages qui bordaient les rues cailloutées.

Rankstrail était déjà très grand et fort pour son âge, comme peu de gamins venus des Confins. Il allait chercher l'eau, cassait le bois et aidait sa mère à porter le panier de linge. Depuis son plus vieux souvenir, elle avait toujours fait la lavandière, mais brusquement, son ventre avait commencé à grossir, ce qui voulait dire, comme Rankstrail l'avait compris en écoutant les voisines, qu'à l'intérieur il y avait un garçon ou une fille, encore trop petit ou trop petite pour vivre dehors comme lui. Sa mère ne réussissait plus à faire les choses comme avant. L'eau était devenue trop froide, le lavoir trop bas et, surtout, le poids du panier insupportable ; Rankstrail, qui s'était contenté jusque-là de suivre sa mère juste pour le plaisir d'être en sa compagnie, commença avec une infinie fierté à se rendre utile. Elle put ainsi

poursuivre son activité qui garantissait à leur famille quelques repas et parfois même quelques petits déjeuners, car si son père était un bon charpentier, tous ceux pour qui il travaillait n'étaient pas de bons payeurs.

Rankstrail ne connaissait pas son âge : les pauvres ne comptaient pas les années, il en avait peut-être cinq ou à la rigueur six. En dehors des vagissements de sa prime enfance, il n'avait jamais émis le moindre son. Il n'avait jamais parlé, riait rarement, et sa bouche ne s'entrouvrait qu'exceptionnellement pour gémir.

Dans la maison de Sire Erktor, il y avait une gouvernante qui passait en revue le linge en cherchant des taches invisibles pour traiter la lavandière de souillon et réduire sa paye. Ce jour-là, événement incroyable, c'est Dame Lucilla en personne qu'ils trouvèrent dans la grande salle des armoires. Elle était grande et superbe et leur dit que tout était parfait et que maman allait toucher douze sous, c'est-à-dire, comme le fit remarquer la gouvernante en gémissant, plus du double de ce qui avait été convenu. La Dame était bien plus grande que la mère de Rankstrail, elle avait elle aussi un gros ventre et souriait. Ses cheveux étaient clairs : la lumière rasante du matin avait embrasé un instant les tresses qui ceinturaient sa tête telle une couronne. La robe de la lavandière était faite de carrés cousus ensemble, marron clair et foncé, gris et noirs : elle rappelait les collines de Varil en automne, avec les camaïeux de brun dans les champs labourés. La robe de la Dame, au contraire, était toute blanche, avec de petites choses nacrées et rondes qui brillaient comme les rares fois où la colline et le monde s'étaient recouverts de neige. Les mêmes petites boules qui reflétaient la lumière en l'intensifiant lui serraient les tresses sur la tête.

– Comme votre enfant est gentil ! Il porte votre panier ! Ce doit être pour vous une joie de tous les instants ! dit la Dame tandis que la mère de Rankstrail devenait rouge comme une tomate.

Ces mots étonnèrent Rankstrail et lui plurent. C'était la première fois que quelqu'un parlait à sa mère en lui disant « vous », car d'ordinaire les lavandières n'étaient pas des femmes que

l'on vouvoyait. Il réalisa que c'était une de ces choses qui ne remplissaient pas le ventre, mais qui faisaient quand même plaisir, un peu comme l'odeur du pain frais ou d'avoir les pieds près du feu en hiver.

- Moi aussi je vais en avoir un d'un moment à l'autre, c'est mon premier, reprit la Dame aucunement découragée par le mutisme de la lavandière. J'espère que mon enfant sera aussi fort que le vôtre est sage. S'il s'agit d'un mâle nous l'appellerons Erik, vous savez. Mais je vois que vous aussi vous en attendez un autre. Quand doit-il naître ?

La mère de Rankstrail resta silencieuse. Rankstrail devinait qu'elle était paralysée par ce que son père qualifiait de timidité, une sorte de peur absolue, et sa mère tombait dedans chaque fois qu'elle devait parler avec un inconnu, même s'il s'agissait d'un clochard de l'Enceinte Externe. Cette fois-ci, c'était une Dame.

- Eh, toi ! lança la voix hargneuse de la gouvernante. Tu dois répondre quand la Dame t'honore de sa parole.

Sur le visage de la mère de Rankstrail, le rouge s'intensifia, même les poivrons de la porte Nord (que Rankstrail aimait beaucoup car, une fois rôtis, ils donnaient l'impression que l'on mangeait de la viande, même s'il n'y en avait pas) n'auraient pas soutenu la comparaison.

- Je... réussit-elle péniblement à dire, mais la voix de la Dame l'interrompit.

Son calme fascinait Rankstrail. Dans son quartier, tout le monde criait, même pour dire bonjour, alors pensez donc lorsqu'ils s'énervaient ! La Dame, elle, n'eut pas besoin de lever la voix pour manifester sa colère, le regard qu'elle lança à sa gouvernante la fit pâlir et instantanément taire, sans qu'il lui fût besoin de la frapper ni même de la toucher.

- Je suis désolée, dit la Dame de cette voix tranchante comme une lame, mortifiée qu'une telle inconvenance puisse se manifester dans ma demeure. J'ai dû manquer de vigilance... Comment puis-je me faire pardonner ? Que dirais-tu d'un petit pot de miel ?